2e Année. — N° 37. **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 16 Mars 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	10 f.	6 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8
Amérique, Brésil. . .	15	8
Australie, etc.	16	9

On s'abonne au bureau du journal
6, RUE DE L'ABBAYE-MONTMARTRE
ou en envoyant *(franco)* un manda sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez tous les libraires.
L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Vente au numéro, à Paris chez { LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal). BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*. TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8. AUMONT, id., boulevard de Strasbourg, 35. }

A Marseille { Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.



Sommaire du n° 37 de l'Avenir.

Paris, le 16 Mars 1865

ESSAI D'UN ESPRIT
SUR LE
SYSTÈME DES MONDES

III

La sympathie entre tous les habitants de Vénus est générale; mais elle ne suffit pas comme chez vous pour motiver les alliances nuptiales. Dans ce monde éthéré, l'amour est un sentiment exquis qui jouit de tous ses priviléges, et aucun autre sentiment ne peut se substituer à lui dans les unions que les sexes contractent. Là, on ne se marie ni par intérêt, ni par ambition : la femme ne se vend, ni ne s'achète; l'homme non plus. Les sexes jouissent d'une beauté complète, mais nullement uniforme : c'est une humanité en fleur et, vous le savez, toutes les fleurs sont belles de la plus modeste à la plus éclatante. A quinze ans l'âge nubile, les hommes resplendissent de jeunesse et d'une beauté sculpturale : tous les beaux types y abondent, de l'Antinoüs à l'Apollon. La vierge à douze ans est dans tout l'éclat de la grâce et de la délicatesse : on dirait d'une fleur tropicale; ses yeux nacrés scintillent comme des escarboucles et sa chevelure toujours blonde ou brune l'enveloppe comme d'un manteau royal : C'est Eve avant le péché; mais une Eve multiple, variée, splendide ! mais une Eve pudique avant tout ! Ils aiment et savent aimer. Jamais aucun trouble, même passager, ne vient rider leur existence épanouie, et toutes les unions sont bénies de Dieu. Là, comme je l'ai dit, tant que le futur époux n'a pas rencontré la compagne de son choix, il passe à travers les familles cherchant toujours son âme jumelle... Mais quand il approche de la contrée où celle-ci s'ébat sous l'aile maternelle, il se sent envahi d'un pressentiment certain; plus il avance, plus les effluves qui s'échappent d'elle l'enivrent et le pénètrent entièrement ; une angoisse inexprimable douce et terrible en même temps, s'empare de tout son être; il reconnaît, il sent qu'elle est là et pourtant son regard ne s'est point encore plongé dans le sien... De même la jeune vierge qui jouait tout à l'heure avec ses frères et ses compagnes, se sent prise tout à coup d'un enivrement inconnu; son sein se gonfle, ses yeux se voilent et le velours de la pudeur s'étale sur ses joues fraîches et fleuries : elle est comme ahurie ! De grosses et éblouissantes perles humectent ses longs cils soyeux ; elle sent tout son être vibrer sous un influx étrange, sous lequel elle frissonne comme une harpe éolienne agitée par la brise du soir. Elle sent l'approche du maître ou plutôt du frère bien-aimé qui doit faire le bonheur de sa vie entière et peut-être aussi de sa vie dans les mondes futurs... Pendant ce temps-là, sa mère heureuse et inquiète à la fois, se borne à dire : voilà l'époux qui vient ! Et quand celui-ci a franchi le seuil hospitalier et que leurs regards limpides se sont croisés dans un embrassement spontané, l'étincelle électrique de l'amour les frappe l'un et l'autre au cœur, ils se sont reconnus ; les voilà fiancés ! Et simplement : naïvement, le voyageur lui dit : Amie ! je viens te chercher ! Après avoir consulté sa mère du regard, elle répond avec une grâce touchante et pleine d'abandon : Ami, je t'attendais ; je suis prête et nous partirons dès que le père nous aura bénis. Et le lendemain après avoir bu tous deux à la même coupe que l'aïeul leur a présentée ils partent accompagnés des bénédictions de toute la tribu de la jeune énamourée.

La vieillesse en Vénus est splendide comme un beau coucher de soleil : une majesté sereine s'y substitue chez l'homme à la vigoureuse beauté de la jeunesse; une chevelure plus blanche que la neige se déroule en boucles nombreuses sur les épaules encore robustes des anciens; pas de rides au visage, seulement les tons chauds et dorés d'un chasselas mûri sur la treille remplacent le coloris tendre et velouté qu'autrefois faisait ressortir une chevelure noire comme l'aile du corbeau. Chez la femme la beauté survit à la jeunesse : seulement une ampleur de formes à la Rubens a succédé à la délicatesse exquise de la jeune vierge ; son rire n'éclate plus comme les gammes joyeuses de l'alouette qui chante hosanna au soleil levant ; mais un bienveillant sourire s'épanouit comme un beau soir d'automne sur le visage aimé de la mère de famille au milieu des siens. L'honnêteté et la simplicité des mœurs, les joies tranquilles du foyer, unies au calme d'une conscience en paix avec Dieu et avec elle-même : voilà le tableau abrégé de l'existence de Vénus.

Là, comme en Mercure, des Esprits spéciaux, des archanges, visitent ostensiblement les incarnés; mais ce ne sont plus des gardiens, des pasteurs d'hommes; ce sont des amis, des protecteurs intimes et familiers qui viennent régulièrement entretenir les Vénusiens des splendeurs et des magnificences de Jupiter dont rien en Vénus ne peut leur donner une idée. Ils viennent leur

FEUILLETON DE L'AVENIR

Phénomènes spirites

Le prédicateur méthodiste Mills s'arrêtait souvent pendant ses tournées en Angleterre dans la maison d'un couple hospitalier, nommé James. Une fois qu'il y revint, il trouva que les deux James étaient morts depuis sa dernière visite; il resta néanmoins avec les enfants et se coucha dans sa chambre habituelle. Il entendit plusieurs fois des chuchotements dans la chambre voisine qu'occupaient les époux James. Il se rappela alors avoir entendu dire dans le village que James et sa femme avaient été souvent vus depuis leur mort. Mills alla le lendemain visiter une bonne vieille femme, connue sous le nom de Manny ; elle lui offrit un repas très-simple. Lorsque celui-ci fut terminé, elle le pria de prononcer quelques paroles sur son tombeau, le dimanche suivant, qu'elle mourrait le vendredi à trois heures, qu'elle savait cela de James, qui était venu la voir le jour même avec sa femme. Ils lui auraient dit qu'ils étaient infiniment plus heureux qu'ils ne se l'auraient pu imaginer ici; mais qu'il existait encore une union mystérieuse avec leurs amis dans ce monde. On avait cru, disait James, qu'il n'avait pas laissé de testament, à cause de leurs morts subites; qu'il leur était permis de revenir ici pour empêcher des discussions entre les enfants; qu'ils avaient été hier dans leur maison, mais qu'ils n'avaient rien pu faire avec Mills, parce qu'il avait eu peur. » Nous vous prions donc, » continua James, « de lui en parler, car il viendra aujourd'hui dîner chez vous. » James indiqua l'endroit où se trouvait le testament, afin que Mills s'en chargeât. « Il nous est encore permis de vous annoncer, Manny, » dit James, « que vous mourrez vendredi prochain, et que vous serez avec nous. » Mills trouva le testament à l'endroit indiqué et, le dimanche suivant, prononça un discours à l'enterrement de Manny, morte le vendredi.

M. de Plessen, ancien colonel de la garde de Napoléon, acheta, en 1815, le château de Schmiedefeld dans le royaume de Wurtemberg, et vint l'habiter avec sa femme. Mme de P., bientôt après leur arrivée, fut éveillée presque toutes les nuits vers minuit; elle entendait des coups frappés, des craquements, des pas humains; elle éprouvait des sensations bizarres. M. de P., ayant été éveillé par sa femme, fut témoin des mêmes choses; il se leva souvent, mais ses recherches restèrent sans résultat. L'horloge du château, qui marchait et qui sonnait juste pendant le jour, était invariablement dérangée la nuit, et, le matin, on trouvait les cordes des poids entremêlées. M. de Plessen dit un jour à table : « Cet Esprit ennuyeux devrait se faire voir une fois, où se faire entendre d'une manière bien sensible. » Ces paroles furent suivies d'un coup terrible, qui fit accourir tous les habitants du château. Il semblait être parti de l'horloge ; M. de P., qui s'y rendit, ne vit plus le plus grand des poids; on le retrouva plus tard entre deux planchers où il n'avait pas pu tomber. Les chevaux, chaque fois après minuit, étaient vivement agités, deux surtout, ils se détachaient et étaient couverts d'écume. P. alla une nuit dans l'écurie, monta sur son cheval de selle et attendit. Dès que minuit eut sonné, le cheval commença à se cabrer et à lancer des ruades. P., quoique bon cavalier, n'en fut plus maître, et ne put même pas descendre. Le cheval courait et sautait dans l'écurie comme furieux, un autre se démenait de la même façon; ce ne fut qu'au bout d'une heure qu'ils s'arrêtèrent tremblants et couverts de sueur. Placés dans une écurie éloignée, ils restèrent complétement tranquilles; mais revenus après quelques semaines dans l'écurie du château, ils recommencèrent le même train, et le cheval de selle mourut. P. fit alors bâtir une autre écurie. Il eut plus tard la vision d'un chien noir qui lui barrait toujours le chemin. Il mourut bientôt après d'une mort subite.

Pour extrait : J. M.

apprendre à bénir l'Eternel et à chanter sa gloire sur la lyre aux sept cordes. Ils viennent leur révéler la bonté et la grandeur incommensurable du Tout-Puissant qui voit et perçoit tout dans l'univers en restant invisible dans l'immensité. Ils viennent enfin leur faire comprendre que le bonheur réel n'existe que dans la possession et la contemplation de ce Dieu dont on ressent l'influence créatrice partout, mais qui se dérobe toujours dans sa magnificence aux yeux des élus qui aspirent à lui. Heureux qui le verra! mais mille fois heureux celui qui a pu le contempler face à face! Et moi-même! quand pourrai-je atteindre à cette suprême félicité?...

Là ne se borne point l'enseignement donné aux Vénusiens : les Esprits, qui président à cette grande tâche, doivent en outre les prémunir contre les dangers qui les attendent dans leur troisième transformation ; ils doivent leur faire pressentir que cette nouvelle pérégrination sera pour eux une suite d'épreuves et de tentations ; ils doivent leur faire envisager quelles seront les funestes conséquences de leur désobéissance aux décrets du maître éternel, et quelles peines les attendent s'ils faillissent aux devoirs qui leur seront imposés en sortant de Vénus. — C'est là où la vie militante commencera pour vous, leur disent ces dignes amis ; vous aurez alors à mettre en pratique les enseignements acquis antéreurement ; mais abandonnés complétement à votre libre arbitre et aux impulsions de votre volonté, vous n'aurez d'autres guides que votre propre conscience et d'autres lumières que votre propre raison. Bons ou méchants, aucun Esprit ne vous influencera, car nul ne pourra se communiquer à vous pendant cette période importante de la vie des Esprits. Seuls les incarnés que vous rencontrerez dans les mondes où vous conduira votre majorité spirituelle auront une action sur vous comme vous-mêmes sur eux. N'oubliez pas que tout être qui atteint sa majorité légale devient comptable et responsable de toutes ses actions quelqu'elles soient. Beaucoup ont failli dans cette rude étape : tâchez d'éviter une pareille chute qui vous reculerait peut-être pour des éternités. Jupiter, la planète paradisienne, vous attend si vous suivez le droit chemin, celui du bien, du beau et du vrai! et si vous mettez à profit les instructions que nous vous donnons aujourd'hui. Mais si vous succombez aux incitations de l'orgueil, si vous écoutez les tentations de la matière, si, comme les Titans vos prédécesseurs, vous tentez l'escalade du ciel et de la toute-puissance, vous serez précipités comme eux dans des mondes inférieurs où vous apprendrez à vos dépens que la toute-puissance est de Dieu seul et non pas des Esprits qu'il a créés, quel que soit le savoir et l'avancement de ceux-ci. —

A ces exhortations et à ces instructions orales, se joint sur la fin de la vie en Vénus un enseignement d'un autre ordre qui vient les étayer d'une démonstration irréfutable. Ce sont de gigantesques voyages à travers l'immensité entrepris pour visiter une partie des mondes du tourbillon que les Vénusiens devront ou pourront habiter plus tard. Ces voyages à travers les nappes éthérées dans les plaines du ciel, dont vos ascensions en ballon ne peuvent vous donner qu'une idée imparfaite, sont accomplis sous la direction de leurs amis spirituels. Dans cette splendide excursion, il leur est donné de contempler l'état particulier des planètes où devra s'accomplir la partie militante de leur vie spirituelle : c'est dans ces pléiades remarquables que les travaux progressifs, base de la civilisation du système, s'élaborent incessamment. Il leur est donné également d'admirer en Jupiter le spectacle d'une civilisation définitivement accomplie, dont les conquêtes morales et scientifiques ont élevé la condition humanitaire à un degré presque divin relativement à cette condition en Mercure et en Vénus, mais surtout relativement à la condition humaine dans les mondes infernaux. Le vaisseau cosmique qui les transporte à travers l'espace se dirige ensuite vers les sombres rivages des pénitenciers, afin de montrer aux Vénusiens la triste situation des Esprits condamnés sur la Terre et sur Mars. En effet, ceux-ci se trouvent emprisonnés dans une épaisse et lourde matière qui paralyse l'essor et le jeu de toutes leurs facultés ; comme des condamnés au boulet, ils traînent leurs pas pesants dans une atmosphère de plomb et sur un sol pestilentiel ; quant à ceux-là, leur position n'est pas moins digne de pitié ; car loin de faire servir leur intelligence au progrès et à l'affranchissement de l'Esprit, ils s'obstinent la plupart du temps dans une voie fatale en niant l'existence de Dieu et de leur propre Esprit. On dirait qu'ils prennent plaisir à river plus rigoureusement leurs chaînes au monde terrien. O hommes! si fiers de votre science, si orgueilleux de votre terre et de votre civilisation et si pleins de vous-mêmes, que diriez-vous, si vous pouviez considérer avec quels sentiments de tristesse et de douleur ces voyageurs éthérés vous contemplent? Certainement, vous auriez alors la conscience de votre peu de valeur et vous auriez hâte de mériter la levée de votre écrou terrestre.

Ainsi donc, après avoir détourné les yeux du régime anthropophagique et barbare sous lequel l'humanité Marsienne se débat ; après avoir aperçu le pénitencier Terrien se dégageant péniblement des âges de la barbarie et commençant seulement à épeler les premiers rudiments d'une civilisation fraternelle et non plus fratricide, les Vénusiens rentrent dans leur belle patrie, se promettant bien d'éviter de tomber dans de pareils enfers, lorsqu'ils accompliront leur temps futur d'épreuves dans les planètes à ce destinées. Ce n'est qu'après l'accomplissement de cette grande pérégrination à travers les mondes que les habitants de Vénus parviennent au patriarchat, pendant lequel ils achèvent leur deuxième étape spirituelle.

A suivre. ÉRASTE.

LE JÉSUITE

(Étude spirite.)

I

L'abbé X., auteur du *Maudit* et de la *Religieuse*, qui ont eu déjà un immense retentissement, vient de publier sous ce titre : *Le Jésuite*, deux nouveaux volumes, qui feront autant de bruit que les premiers. Nous en extrairons uniquement ce qui de près ou de loin se rattache à nos doctrines. Voici un fragment de la préface dans laquelle l'auteur explique sa mission et ce qu'il a voulu faire :

« J'ai compris, avec les masses, que l'âme humaine ne vit pas sans religion ; et elles ont trouvé, avec moi, l'explication de l'énigme qui les tourmentait, en face d'une Église dépositaire officielle du christianisme, qui semblait ne vouloir les guider dans leurs destinées spirituelles qu'à la condition de les asservir sous le joug d'une théocratie avec laquelle ne s'allie pas la liberté. Chrétiens sans la liberté qui fait l'homme, hommes sans la religion qui contient tout le christianisme, il y avait là une antinomie effrayante. Elles avaient raison les masses, qui vivent de leurs puissants instincts, de s'attrister du problème douloureux que leur posait le XIX[e] siècle : l'affaissement social avec les croyances traditionnelles ; les grandeurs sociales, le progrès social avec une sorte d'athéisme!

Ma grande mission, mon apostolat pacifique au sein des masses est d'expliquer l'énigme religieuse. Humble guide, qui connaît le sentier pour atteindre au pic élevé, je viens dire au monde : « Ne restez pas là immobile au pied de ces rochers gigantesques auxquels l'aigle seul se suspend ; mais suivez-moi : je sais par où ces sommets qui touchent au ciel sont abordables. » Telle est ma tâche au sein du XIX[e] siècle. Devant les désolantes pensées du doute j'apporte une affirmation ; après trois longs siècles de guerres religieuses entre la foi et la philosophie, j'apporte une parole de paix. — Que croire? a dit la raison. Et les masses s'en sont allées tristement avec cette parole de négation, en répétant : — Que croire? — Faites taire la raison, a dit le prêtre, même devant l'absurde : *Credo quia absurdium*. Et quelques intelligences effrayées, s'imposant le suicide, ont répété : — Faisons taire la raison.

Ni le doute cruel de la raison, ni la parole désespérante du prêtre.

La vérité est dans l'âme humaine ; elle ne périra pas. La religion est là, tout aussi bien que les lois du monde matériel et les axiomes inattaquables des mathématiques : la religion ne saurait donc périr.

Mais garde-t-elle impérieusement toujours les mêmes formes? Se manifestera-t-elle constamment avec le même culte? L'histoire seule du christianisme me répondra. Dieu recevait l'adoration des croyants, manifestée par un sacrifice de taureaux, de béliers ou de colombes, dans le temple pompeux que lui éleva Salomon, comme il reçoit l'adoration de la plus pauvre femme, qui assiste au service divin dans une misérable église de campagne. On le voit, le culte est variable, l'adoration ne l'est pas.

— Vous voulez donc abolir le culte catholique?

— Pas le moins du monde! je ne viens rien abolir ; mais je viens vous enseigner que les cultes se transforment, rien de plus, rien au delà. Je ne touche pas même à notre eau bénite, symbole de purification, qui a appartenu au paganisme comme à l'Église, et que je comprends, tant que l'âme humaine tient au symbole. Mais s'il vient un jour où l'âme humaine soit complétement indifférente au symbole, par là même à l'eau bénite, je vous dis que l'adoration ne cessera pas pour cela, et que plus elle sera dépouillée du symbole, plus elle se fera en esprit ; et que plus elle se fera en esprit, plus elle sera vraie et divine, par conséquent chrétienne. Comprenez-vous cela?

Voici donc l'horizon que je suis venu ouvrir, le petit fragment de vrai que je suis venu déposer dans le monde. Il s'opère une révolution religieuse lente au sein des âmes, comme le soulèvement, inappréciable presque à chaque siècle, des continents sur les mers ; cette révolution transforme le christianisme, — la plus parfaite expression de la vérité religieuse que l'humanité ait comprise, — pour l'assimiler à un nouvel ordre d'existence des races humaines sur ce globe, existence qu'on ne soupçonnait pas dans le passé, et que préparent, aux yeux de tous, les étonnants progrès de la civilisation dont nous ne faisons qu'entrevoir l'aurore. Comprenez-vous encore cela?

Cette transformation religieuse amènera forcément une Église nouvelle, non pas nouvelle en ce sens qu'elle enseignera des dogmes négateurs de ceux qu'elle a enseignés déjà, les mathématiques religieuses ne se contredisent pas plus que celles de la science, mais nouvelle parce qu'elle aura une application différente, en rapport avec les besoins nouveaux, de la vérité impérissable et non changeante. Est-ce clair?

Cette révolution si lente, mais irrésistible dans ses effets, repoussera logiquement le sacerdoce officiel qui s'obstinera à regarder comme vérité absolue la forme sous laquelle il a vu et compris le christianisme, mais elle ne détruira pas pour cela le sacerdoce, qui viendra prendre sa belle place, comme fonction, au sein de l'Église nouvelle.

Donc, solution du problème terrible qui se dresse en ce moment devant les masses. Plus d'antagonisme qui ne puisse être arrêté! Plus de mur d'airain entre la raison qui est la foi naturelle et la foi qui est la raison révélée, c'est-à-dire manifestée de Dieu. Évolution de l'âme humaine vers un christianisme moins enveloppé de formes et de symboles, moins matérialisé, par conséquent, rendant avec plus de vérité la formule divine : « Un moment viendra où l'on adorera le Père en esprit et en vérité. »

La raison garantie!

L'orthodoxie sauvée!

C'est là ce que renferme ce mot si juste dont mes livres n'ont été que le large commentaire : Transformation religieuse. »

Nous disons que ces considérations sont vraies, qu'il ne peut s'agir en religion moins encore qu'en toute matière de changement complet et radical, mais d'une simple rénovation, d'une transformation.

Ceux qui soutiendraient l'opinion opposée se heurteraient en effet contre les plus graves impossibilités.

Il faudrait supposer que Dieu ne s'est souvenu de notre misérable terre qu'en 1850 et que ce n'est qu'alors que les Esprits ont été députés par lui pour nous prodiguer leurs enseignements, qu'ainsi non-seulement Moïse et le Christ, mais encore tous les législateurs de la gentilité ont été des imposteurs ou des visionnaires et que l'humanité a vécu seule avec ses difformités et ses erreurs jusqu'à nos jours. Cette thèse est aussi fausse qu'orgueilleuse. Dieu n'abandonne jamais ses créatures à elles seules, il les dirige par son influence, par ses messagers spirituels et par ses missionnaires incarnés. Sa révélation, qui n'est autre chose que son moyen d'éducation, a pris l'homme terrestre dès ses premiers développements ici-bas, et l'a toujours progressivement conduit ; cette révélation, dont aucune nation n'a été totalement privée, a son centre dans le Christ, elle aura son couronnement dans l'avénement de l'Esprit préparé aujourd'hui

par le Spiritisme, et amènera enfin sur notre planète le règne de Dieu, c'est-à-dire la solidarité universelle et l'adoration du Père céleste en esprit et en vérité.

A cette époque présidera une église nouvelle qui sera à toutes les églises du passé ce que les églises chrétiennes ont été par rapport à la synagogue des juifs et aux temples païens.

L'auteur se prononce cette fois carrément et sans réticence, pour *la pluralité des existences de l'âme*, car dans sa vive réplique à M. Louis Veuillot, lorsqu'il l'a convaincu d'oublier complétement la charité, il lui dit « *Il vous faudra les clartés d'une autre vie* » pour vous instruire sur ce point et rectifier votre moralité.

Maintenant, analysons ce qu'il fait dire à un jésuite sur les jésuites et nous concluerons à notre tour :

» Nous avons la prétention d'être un jour les maîtres du monde, et nous ne nous apercevons pas que le monde s'est transformé depuis saint Ignace. Il ne se laisse plus conduire par les chemins que suivaient nos pères. Il ne comprend plus la langue que nous parlons ; il passe auprès de nos maisons en secouant la tête avec dédain ; les femmes seules viennent à nous, parce qu'elles aiment la pompe de nos cérémonies, le luxe de nos églises, la musique, l'encens, les fleurs, les séductions de la parole, les récits légendaires et merveilleux. L'hérésie, l'avons-nous vaincue ? Avons-nous empêché la moitié du monde occidental d'échapper à la Rome papale, qui avait accepté notre appui. Nous avons soutenu, propagé les rêveries d'une illuminée, Marie Alacoque ; la dévotion du Sacré-Cœur a pris, grâce à nous, un accroissement immense. Nous avons ergoté, écrit là-dessus, soutenant ici que, dans cette dévotion, on ne devait voir qu'un symbole, ailleurs, que c'était bien un cœur réel, la chair même du Christ, une portion de son corps, qu'on adorait. Et on a cru depuis avoir beaucoup respecté les droits de la raison humaine, en défendant de distinguer entre le symbole et la réalité. Nous avons fait encore autre chose de grand : nous avons persécuté les jansénistes ; nous avons arraché de pauvres filles de la maison où elles voulaient vivre et mourir, parce qu'elles refusaient de se prononcer sur des questions obscures, incapables de se sauver par des formules équivoques de soumission. Avoir provoqué la révoca- de l'édit de Nantes, propagé les rêveries de Marie Alacoque, fait raser les murailles d'un couvent de pauvres filles et fait déclarer bienheureux un mendiant français, Benoît Labre : voilà notre bilan du dix-septième et du dix-huitième siècle !

Faut-il s'étonner, après cela, que le monde n'ait jamais consenti à plier sous notre joug ; qu'il ait tenu en suspicion nos équivoques perpétuelles ; qu'il se soit défié de ces pauvres qui possèdent des millions, de cette petite société qui convoite la puissance universelle ? Qu'avons-nous fait depuis la naissance de l'ordre jusqu'à sa suppression par Clément XIV ? Rien. Qu'avons-nous fait depuis qu'une bulle de Pie VII nous a rétablis ? Rien. Nous nous sommes cachés longtemps dans l'ombre, pour ne pas effaroucher le monde, qui ne voulait plus de nous. Nous avons rétabli nos finances, et, ne dédaignant pas les procédés de la société moderne pour augmenter son crédit et ses ressources, nous avons rivalisé d'habileté avec les faiseurs, et nous sommes parvenus à porter notre prospérité matérielle bien au delà de ce qu'elle était, quand le malheureux Ricci fut enfermé au château Saint-Ange. Nous avons avons travaillé pour nous. Nons avons élevé, pour chapelles, des cathédrales splendides, des palais pour en faire les colléges de la minima Societas ; tout cela en parlant de pauvreté et de détachement. La vie n'existe plus dans ce grand corps de la compagnie de Jésus, elle est anéantie, et nous ne pouvons produire que des fruits de mort ? — Pourquoi, nous cadavres, voulons-nous peser sur les destinées humaines ? Pourquoi voulons-nous diriger les jeunes générations ? Pourquoi avons-nous la prétention de sceller le monde nouveau, qui s'élance vers un avenir radieux, dans le tombeau du passé, et de lui dire : — Tu n'iras pas en avant ! — O morts que nous sommes ! ensevelissons nos morts et ne nous mêlons pas aux vivants ! Ils ont horreur de nous, comme la jeune fille couronnée de fleurs et parée pour une fête aurait horreur des linceuls du sépulcre.

Les Jésuites se persuadent volontiers, et surtout ils voudraient le persuader aux peuples, qu'ils sont la clef de voûte de la société ; qu'eux renversés, l'ordre social ne saurait se maintenir ; et, si l'on en croit leurs organes les plus accrédités, tels que l'*Univers*, le *Bien public*, etc., etc. Dieu lui-même se chargerait de venger leurs querelles ; et les souverains et les peuples, pour toucher aux enfants de saint Ignace, seraient rudement châtiés. Selon les pieux écrivains laïques de la rue Grenelle-Saint-Germain, Louis XVI serait monté sur l'échafaud, parce que Louis XV avait banni les jésuites ; et sans les ordonnances de 1828 et de 1845 contre les illustres Pères, Charles X et Louis-Philippe n'auraient pas pris le chemin de l'exil. Mais d'après les mêmes écrivains, le diable est l'auteur de toutes les révolutions. S'il en est ainsi, — et comment douter de la parole de MM. Veuillot, Chantrel, Maumigny et Coquille? — les jésuites n'ont pas à se plaindre de messire Satanas et de ses adhérents : si un souverain redoute les gouvernements occultes et prie les jésuites de se retirer, le diable fait une révolution, il chasse l'imprudent souverain et ouvre aux jésuites la porte du pays dont on les avait bannis. Sans les révolutions de 1830 et de 1848, ils ne seraient peut-être jamais rentrés en France ; ils ne tiendraient pas sous leur joug la plus grande partie des catholiques belges ; ils ne traîneraient pas le clergé français à leur remorque et ne lui imposeraient pas l'ultramontanisme comme article de foi. Ils ont grand tort de maudire l'esprit moderne et le diable, qui, selon eux, en est l'auteur : ils leur doivent leurs plus beaux triomphes. » Il révèle le grand secret de l'ordre qui est son aspiration, per fas et nefas, à une théologie universelle, et les moyens employés, qui sont le dessèchement du cœur des novices et des profès et l'emmaillotement de l'individu.

Il nous est aisé de conclure.

En effet, nous savons les grands principes.

1º Si Dieu est immuable, les hommes des diverses humanités et les Esprits sont appelés à se perfectionner sans cesse.

2º La seule règle de ce progrès, la loi de toutes les créatures est l'amour de Dieu et du prochain.

3º L'adoration de Dieu consiste surtout dans la prière et les élans du cœur, dans la pratique de la charité et non dans des formules apprises, dans des pratiques minutieuses, puériles, dans des actes matériels insignifiants.

4º Le libre arbitre ne doit jamais être violenté.

Or, s'il est vrai que l'ordre des Jésuites nie le progrès et rêve l'immobilité, que cet ordre ait, dans l'intérêt de son ambition, pris pour moyens de dessécher le cœur de ses membres en leur enlevant peu à peu l'amour de la famille, de la patrie et de l'humanité, qu'il ait décrété l'obéissance passive et l'emmaillotement de l'individu, qu'il fasse consister l'adoration de Dieu dans de mesquines et futiles observances, il est évident que cet ordre est hérétique aux lois de Dieu promulguées par Jésus, dont il usurpe le nom.

Donc, il devra disparaître sous peu de la surface de la terre, car, pendant le règne de Dieu, et nous savons qu'il est proche, il est écrit que les saints du Seigneur ne seront plus troublés et seront affranchis du retour des discordes et de la malédiction.

André Pezzani.

HYPOTHÈSES

UN REGARD A TRAVERS L'INFINI

Avant de parler de l'homme, je crois devoir répondre aux objections qui m'ont été faites par l'entremise de M. Alis d'Ambel.

La science me reproche de m'écarter des données admises par elle ; mais est-elle bien sûre d'être seule dans le vrai, de posséder complétement le vrai ? Y eût-il consentement unanime parmi les hommes de la science, si leurs arguments ne me satisfont pas, je chercherai une autre explication aux phénomènes de la nature.

Ce que j'écris sous ce titre : ***Hypothèses***, est le résultat non pas de l'examen des divers systèmes émis, mais de l'observation constante des faits et de leurs conséquences.

Sur la pierre brute, brûlée par le soleil d'été, j'ai vu naître, se développer, comme une dartre ou une lèpre, une excroissance végétale grisâtre à la place de la goutte d'eau que j'y avait mise, et je me suis dit : Sous l'influence de la chaleur et de la lumière, la matière calcaire s'est combinée avec l'eau et l'air pour donner naissance à une première plante ; une nouvelle goutte d'eau, contenant en dissolution un élément de plus, en se combinant avec cette plante grisâtre, a produit une excroissance d'une nature moins imparfaite, une petite mousse verte. Puis, partant de plus haut, j'ai vu l'homme obtenir, par le mariage de plantes de la même famille, par la greffe, des sujets plus parfaits, produisant des fleurs plus belles, des fruits plus savoureux. Le perfectionnement des races par le croisement, chez les animaux, m'a enfin démontré la possibilité d'une vie partant de la matière brute et en apparence inanimée pour arriver, par une gradation lente et continue, à la plante, à l'animal, à l'homme ; et d'une intelligence grandissant en raison de la perfection de l'être physique pour arriver à son tour, par la communion des idées, à des conceptions d'un ordre de plus en plus élevé, et à l'acquisition des vérités éternelles.

Suis-je pour cela moins logique que les gens imbus de l'idée que nous nous sommes éveillés un jour du néant à la voix de Dieu, avec la forme que nous avons aujourd'hui ?

Suivant des lois éternelles, nous existons de toute éternité, corps et âme : c'est ma conviction. Nous nous transformons en mieux, et, dans les ***hypothèses***, je m'essaie à signaler la marche que nous avons suivie à travers les âges pour arriver au point où nous sommes. Si je m'écarte un moment de la logique, que la science réfute mes arguments par de bonnes raisons ; mais si je puis expliquer d'une façon rationnelle les phénomènes dont les savants n'ont pu définir les causes, pourquoi ne serais-je pas dans le vrai plutôt que la science qui constate les vérités acquises, mais les découvre si rarement.

Au moyen de compilations, je pourrais sans doute parler le langage docte mais obscur des savants. Pour être compris, j'ai voulu écrire d'une façon compréhensible pour moi tout d'abord : il m'est arrivé si souvent, en présence des magnifiques théories scientifiques qui me sont tombées sous les yeux, de me demander si l'auteur était bien sûr d'entendre la langue qu'il parlait !

C'est ainsi qu'on me reproche, par exemple, d'être en désaccord avec la science : — Vous prétendez, m'a-t-on dit, que les mondes se sont formés par la réunion d'atomes homogènes ; mais, Monsieur, il est ***admis maintenant*** que les différents globes sont le résultat d'une accumulation de gaz solidifiés par la pression des couches supérieures....

D'abord, Messieurs les savants, les gaz se composent d'atomes, n'est-ce pas ?

Puis, il est tout naturel de supposer que, avant de s'accumuler dans un point déterminé de l'espace, ils ont dû se chercher et se joindre suivant les lois des affinités et de l'attraction. Enfin, si la terre est devenue solide sous la pression atmosphérique, soyez donc assez bons pour me dire sous quelle pression a pu se solidifier la lune qui n'a, dites-vous, point d'atmosphère ?

Que la science soit d'accord avec elle-même, que tous ses arguments, au lieu de se détruire, s'affirment l'un l'autre, que la science soit logique, en un mot, et je m'inclinerai peut-être. Jusque là je veux penser moi-même et puiser mes convictions chez moi.

— H —

L'Homme

La bouche pourvue d'une dentition complète, l'homme est conformé pour broyer tous les aliments, dont son estomac s'assimilera les essences nutritives pour les distribuer dans toutes les parties du corps. L'appétit, cet avertissement de la matière, l'invite à cueillir la plante ou le fruit pour les manger, ou bien à chasser les animaux pour en dévorer les chairs. Son goût ou sa répugnance lui font discerner l'aliment assimilable, partant réparateur, de l'aliment hétérogène et contraire, partant du poison, car ce qu'on nomme instinct n'est que l'effet de l'attraction ou de la répulsion que développent les électricités contenues dans la substance animale et dans la substance des plantes et des fruits salutaires ou vénéneux.

Né dans un coin de contrée, si l'homme eût vécu des produits du sol natal, toujours sous le même climat, il n'eût sans doute jamais connu la maladie ni la souffrance. Peut-être ne chercha-t-il pas, d'abord, à s'éloigner du lieu de sa naissance. Mais la loi du progrès voulait qu'il changeât de climat, de patrie, qu'il goutât à d'autres mets, respirât un autre air.

Un jour, une gelée tardive a dépouillé les arbres de leurs fleurs ; plus de fruits possibles pour une population devenue nombreuse, d'ailleurs ; puis l'été a été sec, le soleil a brûlé les plantes ; les animaux sont allés dans les vallées voisines, à la recherche de leur pâture. La faim se

fait sentir, et l'homme, réveillé de sa bienheureuse paresse, s'expatrie à la voix de l'estomac qui crie famine.

Comment est-il arrivé à faire de ses pieds de devant des mains? il n'est pas difficile de se l'expliquer.

Avec une dentition complète, il devait être appelé à s'asseoir à tous les banquets de la nature : herbes, fruits, chair des animaux, il pouvait user de tout pour sa subsistance. Les fruits pendent aux arbres, il se lève pour les cueillir, et son corps ne repose plus que sur les pieds de derrière... Les animaux fuient devant lui, ou s'envolent hors de la portée de sa bouche; il peut se servir de ses pieds de devant pour leur lancer des pierres, et à la longue il perd l'habitude de marcher comme les quadrupèdes. Ses pieds de devant, modifiés par l'usage, sont devenus des mains dont il se servira dorénavant pour porter les aliments à sa bouche, pour se bâtir des huttes et se fabriquer des vêtements.

Le passage d'un climat sous un autre a créé pour l'homme des besoins nouveaux : il a souffert, et partant, quand la souffrance a disparu, il a pu apprécier le bien-être relatif. La comparaison a eu pour résultats l'observation et l'invention, et, pour diminuer la souffrance et augmenter le bien-être, il s'est ingénié à écarter les causes de la souffrance et à doubler celles du bien-être.

L'habitude de se couvrir le corps pour le garantir du froid a créé la pudeur. Peut-être les difformités physiques, issues des luttes de l'homme contre la nature, n'ont-elles pas peu contribué à la naissance de cette vertu; mais l'habitude est venue la consacrer, et l'homme a pu concevoir des illusions.

Le bien-être ne suffit bientôt plus; le nécessaire est devenu monotone : La femme en qui la pudeur a semé des charmes, voit un jour dans l'eau d'un ruisseau une feuille ou une fleur tombée sur ses cheveux, et cet ornement l'embellit encore : Elle regarde la peau de bête qui la couvre, elle la trouve laide. Que va-t-elle faire?... Jusqu'à ce jour elle a admiré les fleurs dans les champs; elle s'en tressera une couronne. Des branches flexibles nouées autour de sa ceinture vont dessiner sa taille. La curiosité des hommes sera éveillée à la vue de cette étrangeté. La femme est belle, les hommes s'en aperçoivent; ils vont se battre pour elle. *Inde iræ!*

La coquetterie fait son chemin, car les autres femmes ont vu, et l'envie, la jalousie, ignorées hier, se sont, avec une fleur tombée sur des cheveux, abattues sur l'humanité.

(*A continuer.*)

HONORÉ BENOIST.

CORRESPONDANCE SPIRITE

Nous insérons d'autant plus volontiers la lettre suivante qu'elle émane d'un de nos adversaires les plus déclarés. M. le chevalier Gougenot des Mousseaux est un démonophobe très-érudit mais très-implacable. Malgré tout notre désir de lui être agréable, nous ne pouvons pas le considérer comme un auxiliaire sérieux, à moins de le ranger parmi ces auxiliaires dangereux qui tirent sur leurs alliés au moment de la bataille. Monsieur le chevalier est avec le R. P. Pailloux, et cet estimable jésuite regrette les fagots de la Sainte-Inquisition; nous voyons donc un adversaire et non un allié dans un écrivain qui doit, pour être logique, nous vouer au bûcher en attendant le feu éternel, le tout à la plus grande gloire de Dieu.

A. D'A.

Monsieur le Rédacteur,

Votre numéro du 26 janvier 1865 attaque mon volume récemment publié : ***Les Hauts Phénomènes de la magie, précédés du Spiritisme antique.***

Quelque excessive que me semble être votre sortie contre ce livre « hybride, étrange, lubrique sur quelques points, et accumulant les faits les plus réalistes,... » je suis loin de murmurer. Vous frappez plus fort que juste, dirai-je, mais vous me renverrez l'accusation. Qu'il me suffise donc de laisser voir que, si je frappe vigoureusement, les coups qui m'atteignent ne m'arrachent aucune plainte.

Mais où je m'étonne, c'est lorsque, parcourant votre numéro du 23 février, je vous vois me confondre avec un très-honorable professeur de philosophie professant en Sorbonne la négation du témoignage humain. « Les spirites et les médiums, lui faites-vous dire, ne sont que des visionnaires. »

Et vous ajoutez : « Il n'est pas difficile de découvrir l'arsenal où ce professeur a puisé ses armes.... il les a puisées dans les publications équivoques de nos adversaires,... y compris le ch^er des Mousseaux. »

Que si je m'étonne, Monsieur, ce n'est nullement de voir un professeur de philosophie moderne attribuer à l'illusion la vue de faits qu'une multitude de savants européens, magnifiquement incrédules au Spiritisme, suent sang et eau à nous expliquer, chacun au point de vue microscopique où il lui plaît de se circonscrire. Non, mais mon émerveillement est de vous voir me ranger dans la classe de ces hallucinés dont l'hallucination consiste à ne point voir ce qui est, à ne pouvoir découvrir ce que frappe le but en blanc de la vue! (Veuillez, Monsieur, relire mes chapitres sur *les* hallucinations dans *Les Médiateurs et les moyens de la Magie*. Plon, 1863).

Quant à la qualité des Esprits du Spiritisme, je suis, Monsieur, votre très-franc et indépendant adversaire. Mais, lorsqu'il s'agit de l'existence et de l'action sensible des Esprits en ce monde, — Tout en faisant comme vous, sans doute, la large part du charlatanisme, — vous êtes bon gré mal gré mon auxiliaire, et je suis le vôtre. Je l'ai fait observer mille fois.

Est-le moment précis où nos forces s'unissent qu'il est habile de choisir pour faire feu sur moi? Je soumets cette simple question à votre droite logique, vous priant, Monsieur, d'agréer le salut d'armes d'un adversaire qui ne reçoit de mot d'ordre que des faits et de sa conscience.

Votre très-humble serviteur,

Le ch^er G. DES MOUSSEAUX.

Paris, 27 février 1865.

Nous livrons à l'appréciation de nos lecteurs la lettre suivante que nous trouvons dans les colonnes de l'*Europe*. L'auteur met sur la même ligne la brochure de M. le marquis De Roys, ancien élève de l'école polytechnique et le livre de madame Nordmann. Or, la *vérité sur le Spiritisme* est tout ce qu'il y a de plus anti-spirite; en est-il ainsi du volume en question? Dans tous les cas, il aura fort à faire pour réfuter la doctrine de l'écrivain le plus justement accrédité du Spiritisme, du grave philosophe que tous les spirites acceptent pour leur maître. Au reste il est étrange que le correspondant de l'*Europe* constate les progrès d'une doctrine que prétend renverser le livre qu'il recommande dans sa lettre.

*A Monsieur le rédacteur en chef de l'*Europe.

Monsieur,

La lettre de votre correspondant anglais du 18 février qui relate les scènes qui se sont passées à Liverpool à une séance de Spiritisme donnée par MM. Davenport, prouve une chose : c'est que le Spiritisme n'est pas mort en Angleterre. Il est loin de l'être en France; vous pouvez voir au Palais-Royal, à la galerie d'Orléans, étalés chez un libraire une quantité de livres sur le Spiritisme, ayant tous des couvertures vertes. Même M. Dentu a publié sur cette matière l'ouvrage de Mme Nordman. Rue St-Sulpice, a paru une brochure d'un ancien élève de l'Ecole polytechnique qui est à sa troisième édition. M. Lévy, dit-on, prépare aussi un livre de M. Sardou, le fameux vaudevilliste (1), sur cette matière. Enfin il paraît à Paris une revue qui est rédigée par les Esprits. En présence de tant de manifestations, le journalisme ne peut pas rester indifférent; devant éclairer l'opinion publique, il ne peut souffrir des aberrations plus ou moins colossales. L'ouvrage de Mme Nordman est destiné à réfuter la doctrine de M. Allan-Kardec sur la réincarnation, doctrine dangereuse, puisqu'elle détruit le principe des peines et des récompenses (2). Quant à ne voir que de la jonglerie dans le Spiritisme, cela est permis à ceux qui n'ont jamais assisté à une séance de bonne foi. Les représentations de M. Home ont acquis une célébrité universelle; mais le divertissement des spectateurs n'est pas ce qu'il y a de plus important dans le Spiritisme; ce sont les séductions morales et intellectuelles qui doivent intéresser les hommes éclairés, et je ne crois pas que le dernier mot ait été dit sur le Spiritisme, à moins que ce ne soit celui de l'Ecriture sainte qui a dit : « Il viendra un temps où l'on consultera la pierre et le bois, et la pierre et le bois répondront, mais ils ne diront pas la vérité. » Eh bien, un fait hors de doute est que les tables parlent et que les crayons écrivent. Personne ne voit de la jonglerie dans le somnambulisme; mais les opinions sont partagées quant à savoir si c'est le magnétisme qui produit ce sommeil, si c'est enfin un sommeil. Toutes ces questions méritent d'être approfondies, et j'ai l'honneur de vous soumettre à ce sujet un travail avec prière de le reproduire.

J'ai l'honneur de me dire

Votre dévoué serviteur,

Un rationaliste.

Paris, 21 février.

(1) Appeler l'auteur de tant de charmantes comédies un vaudevilliste! voilà un rationaliste qui ne va guère au théâtre.

(2) Quelle absurdité! La Réincarnation qu'acceptent et enseignent les plus grands penseurs modernes explique seule d'une manière logique ce principe des peines et des récompenses. Où donc a-t-on vu qu'Allan Kardes détruisait ce principe? Si tous les arguments de madame Nordmann sont les mêmes. *Ab uno disce omnes!*

COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES

MÉDIUM : Mme COSTEL

La pensée.

La loi de l'esprit est aussi rigoureuse que celle du corps. Elle est une nécessité morale qui rattache l'œuvre de l'homme aux aspirations définies ou indéfinies de son immortalité.

La pensée est le rouage indispensable de l'action des croyances et du sentiment. Elle fonctionne dans le cerveau avec une rapide précision, et les principaux moteurs de son activité gisent dans l'inquiète recherche de la connaissance d'elle-même et de *celui* qui la crée. Souvent aussi, la pensée, comme un parasite, ne se nourrit que des travaux et des sentiments étrangers; alors elle demeure stagnante et ne fournit pas son contingent à l'activité universelle, au grand détriment de sa propre vitalité. Au contraire, la pensée agissante ne se repaît que des croyances qu'elle rend siennes par un travail d'appropriation qui en constitue presque la création. La pensée humaine mêle incessamment les choses terrestres à la cause divine. Cette fusion cérébrale produit le besoin religieux et la pratique des cultes, lesquels une fois consacrés ne tardent pas à s'opposer au mouvement qui les a produits, et, se retournant contre le principe dont ils sont issus, prétendent immobiliser la vérité.

L'Eglise prononce anathème sur la pensée novatrice qui s'écarte du sillon tracé par elle; qui demeure en arrière, défend d'avancer; et nous, les voies du progrès, nous prononçons anathème sur la lâche routine et sur l'engourdissement cérébral de ceux qui se dérobent à l'anxiété de la recherche et qui, ne sachant pas souffrir, ne peuvent aimer.

Je vous le dis, en vérité, édifiez à nouveau, cherchez le dogme de l'avenir, et vous le trouverez certainement un jour dans le Spiritisme, qui n'est pas une œuvre accomplie, mais une œuvre à faire presque entièrement,

LAZARE, Esprit protecteur.

La modération.

La modération est nécessaire dans les sentiments ordinaires de la vie : par modération, je n'entends pas la tiédeur ni l'indifférence, mais plutôt le juste équilibre entre la sensation et la réflexion, c'est-à-dire l'action de la pensée souveraine de l'esprit, contre l'instinct, esclave de la matière.

Les grandes plaintes que l'homme formule contre la dureté de son passage terrestre sont presque toujours inspirées par de très-petites causes, et celles-ci sont pour lui beaucoup plus difficiles à supporter et même plus douloureuses que les douleurs réelles, parce qu'elles blessent l'instinct sans défense, comme une chose inerte blesse le membre qui la heurte. Les causes puériles n'éveillent ni l'esprit de résistance, ni celui de résignation; les hommes leur sont soumis, et ceux-mêmes qui ont atteint un certain degré d'élévation agissent sous leur influence, comme des animaux privés du frein de la réflexion, parce qu'ils ne songent pas à leur appliquer les vertus de la pensée qu'ils réservent pour les grandes occasions.

La modération dans les petites choses est le tact de la justice; il faut être très-sain et très-fort pour la pratiquer, car il est plus difficile à la nature de l'homme de résister à la colère puérile, qu'à la juste indignation; de vaincre la jalousie de la vanité, que celle du cœur; enfin, de dominer les sensations qui sont les éphémères du sentiment et non le sentiment lui-même. L'homme est plus esclave du mal imaginaire que du mal réel et il n'est très-souvent la victime que parce qu'il est le créateur du mal de sa vie.

GEORGES, Esprit sympathique.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.